Volume in 8° mars 1797

Poésies de Pierre d'Auvergne et de quelques autres Troubadours

Les Troubadours (c. 1er vol.)
avec les mêmes notes

LES TROUBADOURS,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

AVEC LES AIRS NOTÉS,

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le 18 Mars 1797, v. style, 28 Ventôse, an 5.

Par les CC. CHRISTIAN-LE-PRÉVÔT-D'IRAY et PHILIPON-LA-MADELAINE.

A PARIS,

Au Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres.
A l'Imprimerie, rue des Droits de l'Homme, n°. 44.

An V^e.

PERSONNAGES.	*ARTISTES.*
CLÉMENCE DE BAUX, jeune Veuve.	*Mlle. l'Escot.*
HYPPOLITE DE BERENGER, jeune Troubadour.	*M. Henry.*
BERTRAND DE CAVAILLON, ancien Troubadour.	*M. Chapelle.*
ISAURE, Suivante de Clémence.	*Mlle. Hélène.*
MARCELLIN, Jongleur attaché à Hyppolite.	*M. Léger.*

TROUPE de Provençaux et de Provençales.

La Scène est dans les Jardins de Clémence de Baux. Des Bosquets de toutes parts. Un Pavillon sur la droite.

COUPLET D'ANNONCE.

AIR : *Vaud. d'Arlequin afficheur.*

CET indiscret qui, tous les jours,
Eprouve ici votre indulgence,
Le Vaudeville aux Troubadours
Doit sa gaîté, doit sa naissance.
Pouvez-vous ne pas l'accueillir,
Quand il vous peint leurs caractères?
A de bons amis c'est offrir
Les portraits de ses pères.

LES TROUBADOURS (1),

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

SCENE PREMIERE.

ISAURE, BERTRAND DE CAVAILLON.

ISAURE, *paraissant la première.*

J'AI beau me lever matin, suivre les bords de la Durance, ou m'enfoncer dans ces bosquets; notre homme à proverbes (2) est toujours sur mes pas.

BERTRAND.

AIR : *Des fleurettes.*

Salut, aimable Isaure.

ISAURE.

Salut, gai Troubadour.

BERTRAND.

Plus fraîche que l'aurore.

ISAURE.

Aussi beau que l'amour.

BERTRAND.

Ta présence fortunée
Me promet un jour serein.
Le sage dit : *Beau matin,*
Belle journée.

ISAURE.

Je reconnais bien là votre courtoisie. Mais enfin, qui amène, de si bonne heure, Bertrand de Cavaillon, dans les jardins de Clémence de Baux?

BERTRAND.

A bon voisin, bon matin. Ma terre touche la sienne. C'est demain sa fête. *Mieux vaut fêter la veille que le lendemain.* Dans peu, je serai son époux; et je venais à la dérobée, chercher ici des couplets nouveaux.

ISAURE.

Et de vieux proverbes.

BERTRAND.

Et toi, ma gente pastourelle?

ISAURE.

AIR : *Toute fille en Provence.*

Ici je me dispose
A cueillir un bouquet;
Pour Clémence, la rose,
Et pour moi le muguet.
De la servir, de l'aimer sans cesse,
Tout me fait une loi.
J'éprouve sa tendresse,
Et la servir, la chérir sans cesse,
Est un besoin pour moi.
Par l'amitié cueillie,
Qu'une fleur est jolie!
Bouquet tient sa valeur
Du cœur.

Ici je me dispose, *etc.*

BERTRAND.

Rose pour elle, muguet pour toi; eh! *c'est porter de l'eau à la fontaine.*

ISAURE.

Toujours aimable.

BERTRAND.

Aimable, non; amoureux, oui.

ISAURE.

De Clémence veuve, jeune, riche sur-tout.

BERTRAND.

Voilà pour le mariage. Mais *qui s'y frotte, s'y pique.* Il faut donc un petit correctif; et si je l'épouse, c'est pour rester auprès de toi.

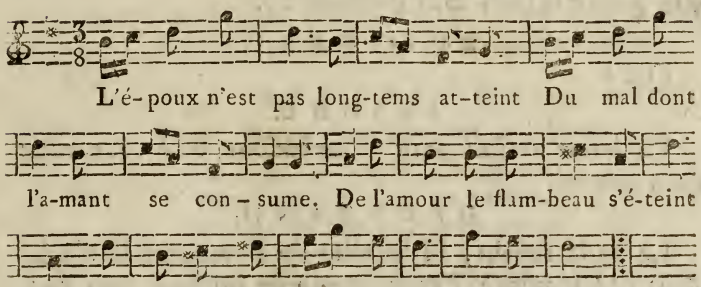
ISAURE.

Que ne m'épousez-vous pour rester auprès d'elle?

BERTRAND.

Tu n'y penses pas : je cesserais de t'aimer.

AIR *nouveau du C. WECHT.*

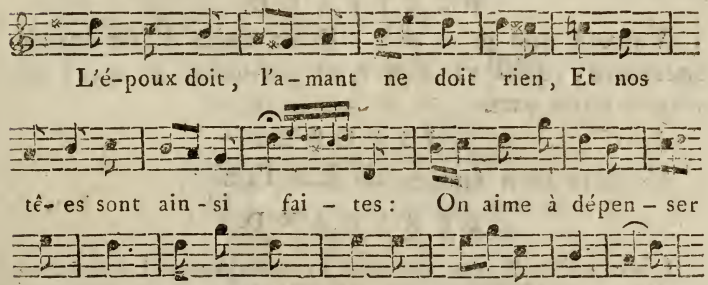


ISAURE.

Cependant un mari doit....

BERTRAND.

C'est précisément cela.



tes, Et l'on craint de pay--er ses det---tes.

ISAURE.

C'est pourtant par-là qu'il faudrait commencer.

BERTRAND

De la raison comme un sage, de l'esprit comme un lutin, et je ne ferais pas de toi ma bien-aimée!

ISAURE.

Commencez par faire de Clémence, votre femme; elle pourrait bien vous préférer. ...

BERTRAND.

Qui?

ISAURE.

Ce jeune et joli petit Troubadour que vous nous avez amené.

BERTRAND.

Le petit cousin, Hyppolite de Berenger! Il n'a jamais vu Clémence. J'avais besoin de lui pour mes couplets. *Un peu d'aide fait grand bien. Deux yeux y voyent mieux qu'un; et nous sommes deux têtes dans un bonnet.*

ISAURE.

Il vous coëffera plus facilement au besoin.

BERTRAND.

Veux-tu que je te dise? Il est épris d'une beauté inconnue, qu'il va cherchant par-tout, et qu'il ne trouve nulle part.

ISAURE.

Manière bien étrange de faire l'amour!

BERTRAND.

C'est celle de nos anciens Troubadours. L'un ne se condamna-t-il pas cinq ans au silence, pour obéir à

sa belle? L'autre n'alla-t-il pas mourir à Tripoli, pour les beaux yeux d'une princesse qu'il n'avait jamais vue (3)?

ISAURE.

Craignez qu'Hyppolite ne soit plus heureux. Vous connaissez le faible de Clémence pour les Troubadours.

BERTRAND.

Et moi donc ne le suis-je pas? Ne sais-je pas, comme eux, que la *tenson* est une dispute en chant; que le *sirvente* est une censure ingénieuse des mœurs? N'ai-je pas leur feu, leur joyeuseté, leur talent poétique?

ISAURE.

Vous! vous avez trop de raison, pour avoir tant d'esprit. Prenez seulement garde au petit cousin.

BERTRAND.

AIR : *Non, je n'ai pas l'ame assez bonne.*

De ta part, ce soin-là me flatte.
Mais je dois te faire un aveu :
Souvent *du chat on prend la patte*
Pour tirer les marrons du feu.
Mon seul intérêt lui fait faire
Des tensons, des couplets nouveaux;
Et *qui bat les buissons*, ma chère,
Ne prend pas toujours les oiseaux.

ISAURE.

Ainsi, conter fleurette à l'une, se servir d'un tiers pour captiver l'autre, cela me rappelle un petit couplet moral qui a bien son prix.

AIR : *Vous m'ordonnez de la brûler.*

N'abandonnons rien au hasard :
Bon joueur suit sa boule.
Loup qui se confesse au renard,
Prend rarement la poule.
Trop souvent on perd de ses droits,
Pour vouloir trop prétendre.
Qui court deux lièvres à la fois,
Finit par n'en point prendre.

BERTRAND.

Proverbes sur proverbes! Excellent. Avec toi, je trouverai réponse à tout. Tu aimes la gaîté, j'aime la joie : tu as de l'esprit, je n'en manque pas. *Qui se ressemble s'assemble.*

(*Il va pour l'embrasser.*)

ISAURE.

Que faites-vous? Je vois ma maîtresse ; vous savez qu'elle ne veut pas se montrer avant la fête. Allez rêver à vos couplets, et méditer mes proverbes.

BERTRAND.

Tu me chasses ; tant mieux. *Lièvre chassé revient au gîte.*

SCENE II.

CLÉMENCE, ISAURE.

CLEMENCE, *entrant avec émotion.*

Conçois-tu mon bonheur, Isaure? Partage mes transports; il est ici.

ISAURE.

Je le sais.

CLÉMENCE.

C'est lui ; je l'ai vu.

ISAURE.

Et moi je le quitte.

CLÉMENCE.

Tu le quittes!

ISAURE.

Oui, Bertrand de Cavaillon.

CLÉMENCE.

Il s'agit bien de ce vieux soupirant.

ISAURE.

Ecoutez donc.

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

Il n'a guères que cinquante ans,
Et pour cause, il n'est plus volage;
Il cache sous des cheveux blancs
Toute la fraîcheur.... de son âge.
Ah ! que vous avez bien choisi !
Comme son maintien est modeste !
Vous aurez près d'un tel mari,
Doux soins, doux repos, teint fleuri,....
Et vous rêverez le reste.

CLÉMENCE.

Vous croyez avoir dit la plus jolie chose du monde.

ISAURE.

Mais de qui voulez-vous donc parler ?

CLÉMENCE.

Tu ne le devines pas ? D'Hyppolite de Bérenger.

ISAURE.

Ce jeune Troubadour arrivé d'hier au soir ?

CLÉMENCE.

Il y a long-tems que nous nous connaissons ; et c'est moi qui ai suggéré à Bertrand de Cavaillon, sans qu'il puisse s'en douter, de l'amener ici.

ISAURE.

Seriez-vous par hasard cette maîtresse imaginaire dont il est le chevalier errant ?

CLÉMENCE.

Il faut te dire tout : c'est bien l'aventure la plus romanesque.... Je l'ai vu plusieurs fois au bal, sans en être connue.... Eprise de sa célébrité, de sa loyauté, de sa gentillesse, je n'ai pu résister au desir de lui écrire,.... en ne signant jamais que la première lettre

de mon nom, et en lui donnant tantôt une adresse, tantôt une autre. Il me répond, il m'aime à la folie; et notre correspondance dure depuis six mois, sans qu'il sache encore qui je suis.

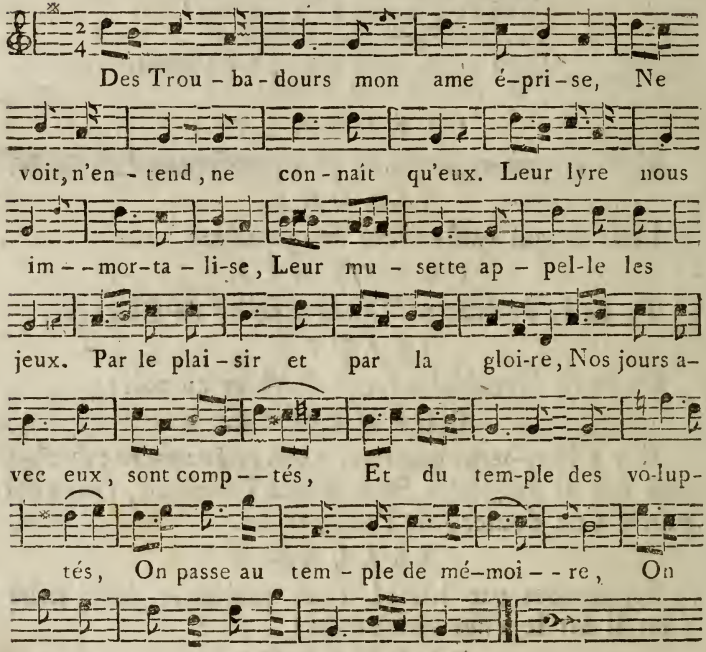
ISAURE.

Quelle extravagance!

CLÉMENCE.

Le nom de mon amant la justifie (4).

AIR *nouveau du C. WECHT.*



ISAURE.

Voilà bien le délire de nos Troubadours.

CLÉMENCE.

Tu les crois donc foux?

ISAURE.

Moins que celles qui en raffollent.

CLÉMENCE.

Cette franchise....

ISAURE.

Est comme votre tête, toute provençale.

CLEMENCE.

Sais-tu bien que je devrais me fâcher?

ISAURE.

On a donc raison de dire, qu'il n'y a que la vérité qui....

CLÉMENCE.

Qui console. J'aime, et je suis aimée.

ISAURE.

Mais qui peut dire où vous menera cette folie?

CLEMENCE.

A tout, à rien, que sais-je? Il faut que je voye s'il aime bien son inconnue.

ISAURE.

C'est-à-dire que vous allez l'éprouver.

CLEMENCE.

Oui.... lui faire prendre le change.... Un déguisement peut-être.... Nous verrons.... Je crois que cela peut s'appeller de la raison.

ISAURE.

Je n'en conviens pas.

AIR : *Vaud. d'Arlequin afficheur.*

La réalité chez l'amour
Vaut souvent moins que sa chimère.
Son bandeau prouve qu'à sa cour
L'illusion est nécessaire.
Analyser le sentiment,
C'est l'exposer à disparaître.
Psyché ne perdit son amant,
Qu'en voulant le connaître.

CLÉMENCE.

Sois donc d'accord avec toi-même. A t'entendre, c'est une folie d'aimer sans connaître; c'est une folie de vouloir connaître pour aimer....

ISAURE.

Tenez : dès qu'il y a de l'amour, il est difficile trouver place pour la raison. Mais si, malgré vos ves, il demeure fidèle à sa belle inconnue?

CLÉMENCE.

Alors je me nomme, et il reçoit ma main.

ISAURE.

Y pensez-vous? Je sais qu'il réunit la naissance au talent; mais la fortune qui vous caresse, n'a pas daigné lui sourire.

CLÉMENCE.

AIR : *Que sont les trésors de la terre.*

Son cœur est tout; et ma tendresse
Des coups du sort veut le venger.
Il n'est de prix à la richesse
Qu'autant qu'on sait la partager.
L'objet aimé devient nous-même.
Ce qu'on fait pour lui, c'est pour soi.
Je serai lui, mon amant sera moi.
On n'est jamais deux quand on aime.

ISAURE.

En ce cas, suivez votre idée. Je vous seconderai même, s'il le faut.

CLÉMENCE.

A la bonne heure. Que l'essai de tes charmes n'aille pourtant pas trop loin. J'apperçois son jongleur, je te l'abandonne; je t'abandonne Bertrand de Cavaillon; mais....

(*Elle sort.*)

SCENE III.

ISAURE, MARCELLIN.

(*Marcellin entre en dansant, et en jouant du tambourin.*)

MARCELLIN.

AIR : *Et gai, gai, gai, etc.*

Et gai, gai, gai, le tambourin
Est l'ame de la vie.
Et gai, gai, gai, le tambourin
Fait fuir le noir chagrin.

Que le passé s'oublie
Sans soin de l'avenir.
Jouir est mon envie,
Et danser c'est jouir.

Et gai, gai, gai, *etc.*

ISAURE, *l'interrompant.*

Tu es donc encore tel que je t'ai vu, toujours ivre de la danse?

MARCELLIN.

Il n'y a que cela qui tienne le cœur en joie : après toi cependant.

ISAURE.

Bien honnête.

MARCELLIN.

Mais où donc est mon maître? Je le cherche.

ISAURE.

Est-ce qu'il aime à s'égarer dans les bois?

MARCELLIN.

Oui, pour y rêver à je ne sais quelle beauté qu'il ne connaît que par la première lettre de son nom.

ISAURE.

C'est être très-avancé. Cours après lui : je vais rejoindre Clémence ma maîtresse.

MARCELLIN.

Clémence !.... Mais à propos de ta maîtresse.... Qu'avais-je donc de si intéressant à te demander.... Elle doit aimer la danse, n'est-ce pas ? *Et gai, gai, gai*, etc.

ISAURE.

Quel homme avec sa danse !

MARCELLIN.

Oh ! oh ! cela ne m'empêche pas de t'adorer. *Amour et liesse*, voilà notre devise ; et quoique je n'aye pas encore l'honneur d'être Troubadour, je serai fidèle comme eux.

AIR : *Il faut avoir du bien pour deux.*

Brûlant d'une flamme parfaite,
Ils savent aimer sans retour :
Et des mêmes noms leur musette
Lasse les échos d'alentour.

ISAURE.

S'ils sont constans dans leur tendresse,
C'est qu'ils sont amans très discrets.
Il est aisé d'aimer sans cesse,
Quand on ne le prouve jamais.

MARCELLIN.

Ah ! tu veux des preuves : peux-tu croire que des génies qui vous transforment tous les jours en Vénus, Hébé, Minerve, soient embarrassés pour prouver leur amour à de simples mortelles ?

ISAURE.

AIR : *Vaud. des Visitandines.*

Un bel esprit est peu de chose,

Pour rendre un bel objet heureux.
Il a beau célébrer la rose,
La peindre et la cueillir, sont deux.
Son esprit est tout plein de verve
Quand souvent son cœur n'en a plus.
Le jour il vous peint en Vénus,
La nuit il vous traite en Minerve.

MARCELLIN.

Tu n'éprouveras rien de pareil avec moi, qui conduis l'amour gaîment, et qui en ai soumis tous les mouvemens à la mesure et à la cadence. Viens que je t'en donne une leçon.

(*Il veut la faire danser.*)

ISAURE.

Il s'agit bien de danser. Dis-moi de quelle manière ont commencé les amours du Damoisel, avec cette Nymphe dont il se plaît à entretenir les échos d'alentour?

MARCELLIN, *la faisant danser.*

AIR : *Le cœur à la danse.*

On offre sa main galamment
A celle qui sait plaire.

ISAURE.

Répond-elle à sa flamme?

MARCELLIN, *dansant.*

On fait quelque pas en-avant,
Quelque pas en-arrière.

ISAURE.

Il me fera mettre en colère.

MARCELLIN, *dansant.*

Pas de côté. Balancez.

ISAURE.

Vas.... puisque Bertrand me rend des soins....

(*Elle sort.*)

MARCELLIN.

Allons donc; chassez, chassez.

C'est toujours en mesure
Que deux danseurs doivent partir.
Tout seul quand on figure,
Plus d'plaisir, plus d'plaisir.

SCENE IV.

MARCELLIN, *seul.*

ELLE n'y est plus.... Mais que veut-elle dire avec son Bertrand? Malheureuse danse! Je n'ai fait ni mes affaires, ni celles de mon maître. C'est fini, je ne danserai plus de ma vie.

(*Il danse de plus belle.*)

SCENE V.

HYPPOLITE, MARCELLIN.

AIR : *Duo de Tom-Jones.*

HYPPOLITE.

Où te chercher, toi que j'implore,
Toi qu'à jamais je veux servir?
Ma voix te demande à l'aurore,
Le soir encor m'entend gémir.
Sans avoir vu ce que j'adore,
Amour, amour, dois-je mourir?

MARCELLIN.

Danser toujours
Est ma folie;
C'est de ma vie
Fleurir le cours.
Quand une belle
Fait la cruelle,
A mon tambourin j'ai recours.
Elle frétille,
Elle sautille,
J'en suis vainqueur.
Voilà sur le cœur d'une fille
Le pouvoir d'un charmant jongleur.

HYPPOLITE.

HYPPOLITE.

Finiras-tu tes extravagances?

MARCELLIN.

Quand vous finirez vos lamentations.

HYPPOLITE.

J'ai bien sujet d'être rêveur.

MARCELLIN.

Ai-je plus sujet d'être gai, moi que vous faites sans cesse courir, trotter, chevaucher du Var à la Durance? et cela pour votre belle inconnue.

HYPPOLITE.

Oui, belle! très-belle!

MARCELLIN.

Grace à votre imagination poétique.

HYPPOLITE.

Ah! si c'était là cette beauté pour qui Cavaillon me demande des vers!

MARCELLIN.

Que ce soit celle-là ou une autre, qu'importe? N'avez-vous pas fait des vers pour des femmes?

HYPPOLITE.

Plus d'une fois.

MARCELLIN.

Appliquez-les à celle-ci. Imitez vos confrères. Ils ont des corsets qui vont à toutes les tailles.

AIR : *J'défions qu'dans tous les alentours.*

Pour eux, chaque femme est toujours
La sœur des Muses et des Graces,
Vieille ou laide, on voit les Amours
Rire et folâtrer sur ses traces.
Chacune endort notre raison
Pour n'éveiller que la tendresse.
Oui, c'est toujours même chanson,
Il ne faut que changer l'adresse.

Au-lieu de Béatrix, Adélaïde, ou Pauline, vous mettrez Clémence. Voilà tout.

HYPPOLITE, *vivement.*

Elle s'appelle Clémence ! que ne parlais-tu !

MARCELLIN.

Je n'y avais pas pris garde. Clémence de Baux ! Cela s'accorde assez avec ce que nous cherchons.

HYPPOLITE.

En effet, ce que j'ai appris de la Dame de ces lieux ; son portrait que j'ai entrevu.... un seul instant ; ses lettres,... sur-tout la dernière où elle m'annonce que nous nous verrons bientôt.... Oui, c'est elle.

MARCELLIN.

A ce compte, maître Bertrand sera bien attrapé.

HYPPOLITE.

Bertrand ! Ah ! sait-il ce que c'est que d'aimer !

AIR : *Vaud. du Jockei.*

Non, le sot ne sait point aimer.
Il jouit sans délicatesse.
S'il peut un instant s'enflammer,
Il a des sens, point de tendresse.
L'amour est un drame charmant,
Mais qui d'entr'actes nous excède ;
L'esprit seul a l'heureux talent
D'y mêler un doux intermède.

MARCELLIN.

Mais je crois que je l'entends.

HYPPOLITE.

Qui ?

MARCELLIN.

Sire Bertrand, suivi de tout le village.

HYPPOLITE.

Tâche de les éloigner ; pénètre ensuite chez Clé-

mence, et rapporte-moi bien vîte tout ce que tu auras vu, tout ce que tu auras entendu, tout ce que tu auras soupçonné.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, BERTRAND, *conduïsant le Village.*

CHŒUR.

AIR : *On dit qu'à quinze ans.*

De ces lieux chantons
La Dame aussi bonne que belle.
Tous nous lui devons
Nos cœurs, ainsi que nos chansons.

BERTRAND, *les interrompant.*

Ses traits auraient d'Appelle
Etonné les pinceaux.
Hercule aurait près d'elle
Brisé bien des fuseaux.

(*Il fait signe de continuer.*)

CHŒUR.

De ces lieux, *etc.*

BERTRAND.

Sur sa bouche vermeille
Source de mille douceurs,
La parole est l'abeille
Qui vole entre des fleurs.

CHŒUR.

De ces lieux, *etc.*

BERTRAND, *à Hyppolite.*

J'ai amené tout notre monde, comme tu vois : ils savent déjà ce que tu as ébauché. Le reste est-il fini?.... Moi j'ai fait des couplets dont tu seras content. *A l'œuvre, on connaît l'ouvrier.*

MARCELLIN.

En ce cas, vous n'avez plus besoin de lui.

BERTRAND.

Je les ai perdus. Mais si tu les retrouves, ce sera *qui perd gagne.*

HYPPOLITE, *à part.*

Il faut m'en débarrasser. (*Haut.*) Eh bien! quelle était l'intention de ces couplets?

BERTRAND.

Un instant : je n'avais encore qu'une rime; mais elle était superbe.... Attends que je me la rappelle....

Amour! céleste Amour! c'est ton jour de triomphe.

N'est-ce pas que la rime est riche?....

MARCELLIN.

Aussi vous en êtes resté là.

BERTRAND.

C'est déjà le premier vers. *Toujours pêche qui en prend un. Qui bien commence, bien finit.* Tu y rêveras; en attendant, une petite répétition.

MARCELLIN.

A votre âge, les répétitions ne valent rien.

BERTRAND.

Il faut battre le fer tandis qu'il est chaud.

MARCELLIN.

Laissez-le donc travailler.

BERTRAND.

Mais si nous ne répétons pas, tout ira de travers.

Enfans, attention : vous vous tiendrez sous ces grands arbres ; et moi, de là, avec un gros bouquet. .... Tu comprends mon idée.

HYPPOLITE, *parcourant des lettres.*

Aussi intéressante que spirituelle!....

BERTRAND.

Spirituelle! Bien, bien. *A bon entendeur, salut.* Après cela, le rigaudon.

MARCELLIN.

La danse! c'est moi que cela regarde.

BERTRAND.

Et moi aussi.

MARCELLIN.

Vous!

AIR : *Aye, aye, aye, Jeannette.*

Un jour au plus dans un mois,
Vous avez l'air à la danse.
Mais les belles, quelquefois,
Veulent que l'on recommence.

BERTRAND.

Eh bien!

MARCELLIN.

Aye, aye, aye, Jeannette,
Jeannette, aye, aye, aye.

BERTRAND.

Que veut-il donc dire avec son *aye, aye, aye?*

MÊME AIR.

Mon ami, je ne suis pas
Hors du bel âge où l'on danse.
Vois comme ces entrechats
S'exécutent en cadence?

(*Il tombe à faux, et se blesse.*)

BERTRAND, MARCELLIN.

Aye, aye, aye, Jeannette,
Jeannette, aye, aye, aye.

MARCELLIN.

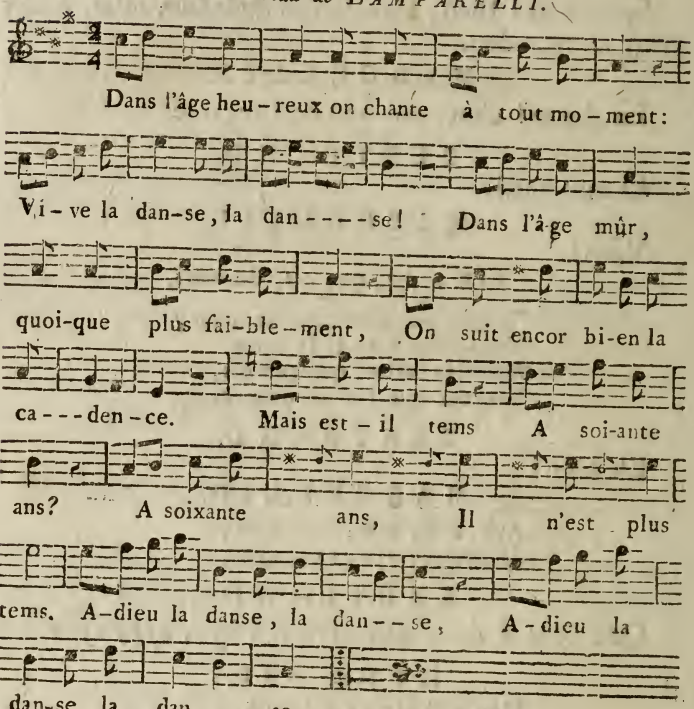
Je vous l'avais bien dit.

BERTRAND, *se tenant le pied.*

Ce n'est rien. Continue de chercher mon couplet.

LE CHŒUR.

AIR *nouveau de* LAMPARELLI.



(*Les jeunes Filles et Marcellin emmènent Bertrand en chantant.*)

SCENE VII.

HYPPOLITE, *seul.*

N'EST-CE pas une folie à moi, que d'aimer un objet inconnu!... Folie!... Objet inconnu! Ne la vois-je pas? ne se peint-elle pas dans ses lettres, source de mon délire et de mon bonheur? Bien écrire, bien sentir, sexe aimable, voilà ton partage.

AIR : *De Lisbeth.*

Style pur, facile, élégant,
Abandon que rien ne remplace!
Chaque idée est un sentiment,
Et chaque mot est une grace.
Pour bien rendre ce qu'il écrit,
En vain un savant se consume.
Le cœur a toujours plus d'esprit
Quand une femme tient la plume.

Mais puisque je dois la retrouver bientôt, pourquoi se cache-t-elle à mes yeux!... Elle l'a voulu.

AIR : *Du pas russe.*

De mon cœur doux trésor,
Ah! puis-je espérer encor!

CLÉMENCE, *sans être vue.*

Encor.

HYPPOLITE.

Non, d'un songe enchanteur,
Ce n'est que l'erreur.

CLÉMENCE.

Erreur.

HYPPOLITE.

Mes malheurs sont-ils infinis?...

CLÉMENCE.

Finis.

HYPPOLITE.

Tendre et soumis,
Qu'aurai-je en retour
De mon amour ?

CLEMENCE.

Amour.

HYPPOLITE.

Quel prodige! on répond à ma voix.... Serait-ce l'amante de Narcisse ? serait-ce la mienne?

AIR : *O toi qui ne peux m'entendre !*

O toi qui tiens en servage
Mon cœur fier de son esclavage,
Parais, viens combler mon espoir,
Je veux te voir.....

SCENE VIII.

HYPPOLITE, CLÉMENCE *en Page.*

CLÉMENCE.

Eh bien, gentil Troubadour, qui voulez-vous voir?

HYPPOLITE.

Un Page !

CLÉMENCE.

Mais enfin, qui voulez-vous voir?

HYPPOLITE.

Mais.... vous-même.... pourquoi troubler ma solitude?

CLÉMENCE.

J'accours à vos cris.

HYPPOLITE.

(*à part.*) Qu'ai-je fait? (*haut.*) Mais qui êtes-vous?

CLÉMENCE.

Ces couleurs sont celles de Clémence.

HYPPOLITE.

Quoi! vous avez le bonheur de l'approcher, de la voir, de l'entendre?

CLÉMENCE.

Vous parlez comme si vous en étiez amoureux.

HYPPOLITE.

N'est-elle pas la dame de mes pensées, le sujet de tous mes chants?

CLÉMENCE.

Où.... quand l'avez-vous donc vue?

HYPPOLITE.

Eh! ne la vois-je pas à présent?....

CLÉMENCE.

A présent....

HYPPOLITE.

Toujours!

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Dans mes sirventes, mes tensons,
Veux-je du beau tracer l'image?
Elle est l'objet de mes chansons,
A chaque vers nouvel hommage.

CLÉMENCE.

Petits couplets sur de grands airs
Doivent peu flatter une amante.
C'est l'esprit qui dicte les vers;
C'est la vanité qui les chante.

AIR : *Des petits Montagnards.*

HYPPOLITE.

Ah! si la beauté qui me touche
Jettait quelques fleurs sur mes vers,

Elle recevrait de ma bouche
Bien plus de baisers que de vers!

CLÉMENCE, *riant.*

Quoi! si bien dire et si bien faire
Appartiendrait aux Troubadours?
N'est-il pas ainsi qu'à la guerre,
De faux braves chez les amours?

HYPPOLITE.

Joli petit Page, vous ne vous égayerez pas toujours aux dépens des amoureux. Ah ça, promettez-moi vos bons offices auprès de Clémence. (*à part.*) Assurons-nous si les lettres sont bien d'elle.

CLEMENCE.

(*à part*) Il faut l'éprouver. (*haut.*) Le meilleur service à vous rendre, est de vous y faire renoncer.

HYPPOLITE.

Impossible. N'est-ce pas là son écriture?

CLÉMENCE, *un peu troublée.*

(*à part.*) Dois-je en convenir?

HYPPOLITE.

Vous hésitez.

CLEMENCE.

C'est bien sa main.... (*bas.*) et son cœur.

HYPPOLITE, *vivement.*

Ah! je suis donc enfin sûr que c'est elle! Et c'est à ce moment que j'y renoncerais!

CLÉMENCE.

AIR : *Si des galans de la ville.*

Elle est coquette et légère.

HYPPOLITE.

L'amour saura la former.

CLÉMENCE.

Il est bien flatteur de plaire.

HYPPOLITE.

Il est bien plus doux d'aimer.

CLÉMENCE.

Tous ses goûts sont des caprices.

HYPPOLITE.

L'amant pardonne aux erreurs.

CLEMENCE.

Redoutez ses injustices.

HYPPOLITE.

Je ne crains que ses rigueurs.

CLÉMENCE.

Vous l'aimez donc bien?

HYPPOLITE.

Si je l'aime! Jugez-en par l'idée que je m'en suis faite. L'amante d'un Troubadour doit être une espèce de fée qui donne de la raison aux foux, de l'esprit aux sots, et qui ôte l'un et l'autre à ceux qui en ont le plus (5).

CLEMENCE, *avec sentiment.*

Généreux Troubadour.... (*bas.*) J'allais me trahir. Il n'est pas tems. (*haut.*) Mais si je vous disais.... que, dans ce moment, oui, dans cet instant où je vous parle, elle est en tête-à-tête avec un jeune homme?

HYPPOLITE.

Je connais sa délicatesse; cela ne peut pas être.

CLEMENCE.

Il lui paraît aimable; elle l'écoute avec intérêt.

HYPPOLITE.

Je n'en crois rien.

CLÉMENCE.

Elle se sent entraînée vers lui, par un charme irrésistible. Je crois même la voir qui lui presse doucement la main. (*Elle approche sa main de celle d'Hyp-*

polite, qui se retire brusquement.) Oui, à-peu-près comme je touchais la vôtre.

HYPPOLITE.

Dites-vous bien vrai?

CLÉMENCE.

Voulez-vous la preuve?

HYPPOLITE, *vivement.*

Je ne la veux pas; ah! ne m'ôtez pas mon erreur! non, je ne l'aurais pas pensé de Clémence. Fiez-vous donc aux femmes à présent.

CLÉMENCE.

AIR : *Vaud. de Nice.*

Leurs regards même sont trompeurs;
J'en ai l'expérience.
Un ruisseau fuyant sur des fleurs,
Voilà leur ressemblance.

Leur air, leurs habits, leurs discours,
Ne changent-ils pas tous les jours?
On est avec elles, toujours
Dupe de l'apparence.

HYPPOLITE.

Oui, les femmes sont si coquettes, si volages, si perfides, que nous ne cesserons d'en dire du mal, que nous ne cesserons.... de les aimer à la folie.

AIR : *Vaud. des deux Hermites.*

Nous jurons d'oublier les femmes,
On nous surprend à leurs genoux.
On leur écrit des billets doux;
On leur lance des épigrammes.
Tel, sans sujet, un faible enfant
Passe du rire à la tristesse,
Et bat sa nourrice souvent
En même-tems qu'il la caresse. (*bis.*)

CLÉMENCE.

Vous persistez donc....

HYPPOLITE.

A l'adorer.

CLÉMENCE.

Malgré ses torts.

HYPPOLITE.

Celle qu'on aime en a-t-elle ?

CLEMENCE.

Et vous desirez....

HYPPOLITE.

L'entretenir un moment.

CLÉMENCE.

N'est-ce que cela ? Que ne parliez-vous ? rien n'est plus facile.

HYPPOLITE.

Ah ! charmant petit Page, quel service !

CLÉMENCE.

Vous voyez bien ce bosquet : elle doit s'y rendre dans peu de tems. Restez là ; vous la verrez, ou du moins le jeune homme qui s'y doit trouver avec elle. C'est égal ; n'est-ce pas ce que vous demandez ?

HYPPOLITE.

Peut-on abuser plus cruellement de ma situation !

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, ISAURE.

ISAURE.

OLIVIER, Olivier, votre service vous appelle auprès de Madame.

CLÉMENCE.

J'entends, Isaure : c'est que tu veux te ménager un tête-à-tête avec le gentil Troubadour.

ISAURE.

Pourquoi pas ?

CLÉMENCE.

Il est dangereux au moins. (*à Hyppolite :*) Vous la verrez, vous la verrez. (*En se retirant :*) Il m'aime, je n'en puis plus douter.

SCENE X.

HYPPOLITE, ISAURE.

ISAURE.

(*à part.*) ELLE veut que je l'éprouve. Je pourrais bien aussi l'inquiéter elle-même. (*haut.*) Etes-vous en effet bien dangereux ? Et moi....

AIR : *Ascouta, Jeannetto.*

Suis-je pas drôlette,
Ai-je pas l'air doux !
La rirette.

Suis-je pas drôlette,
Ça qu'en pensez-vous?
On m'a voulu plus d'une fois
Conter fleurette.
Qui m'aimerait ferait, je crois,
Un fort bon choix.

Suis-je pas drôlette, etc.

Vous ne dites rien. Convenez donc que je suis aimable.

HYPPOLITE.

Je l'avoue.

ISAURE.

Vous êtes amoureux?

HYPPOLITE.

Je l'avoue.

ISAURE.

L'objet de votre amour est ici?

HYPPOLITE.

Je l'avoue.

ISAURE.

Voilà bien des aveux. Venons au plus essentiel de tous : quelle est celle que vous aimez ?

HYPPOLITE.

Je n'ose l'avouer.

ISAURE.

Je vous vois venir ; vous n'osez pas me dire en face, que c'est moi.

HYPPOLITE.

Vous!

ISAURE.

Il n'y a ici de femmes que ma maîtrese et moi.

HYPPOLITE.

Eh bien.

ISAURE.

Ma maîtresse, vous ne l'avez jamais vue; ce n'est pas elle; donc c'est moi.

HYPPOLITE.

AIR : *Un Troubadour Béarnais.*

Il est un objet touchant
Qu'à grands cris ma voix appelle.
Il eut mon premier serment,
Je lui resterai fidèle.
Quand viendra l'instant heureux
Qui doit le rendre à mes vœux!

ISAURE, *lui présentant un ruban.*

Cet instant est arrivé, et je veux que ce ruban soit le premier gage....

HYPPOLITE, *le refusant.*

Vous méritez sans doute....

ISAURE.

Vous me refusez! Bertrand de Cavaillon ne sera pas si difficile, sur-tout quand il saura que ce ruban a servi de ceinture à Clémence.

HYPPOLITE.

Clémence l'a porté! Donnez, donnez-le-moi.

AIR : *Lorsque vous verrez un amant.*

Que ce tissu dut s'embellir
Sur le sein de ma douce amie!
Sur le mien il fera jaillir
Les étincelles du génie.
Au Pinde, au champ de la valeur,
On ne craint rivaux, ni disgraces,
Quand pour écharpe sur son cœur
On a la ceintnre des Graces.

Isaure, donnez-le-moi.

ISAURE.

ISAURE.

Il n'est plus tems. Je le garde. (*malignement.*) Qu'il est joli ce ruban !

HYPPOLITE.

Méchante ! Je t'en conjure. Faut-il te le demander à genoux ? (*Il se jette à ses genoux.*)

ISAURE.

C'est là que je l'attendais.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, BERTRAND, MARCELLIN, CLEMENCE.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

AIR : *Sans papa, sans maman.*

CLÉMENCE.	BERTRAND et MARCELLIN	HYPPOLITE, *prenant le ruban.*	ISAURE.
Que vois-je, hélas ! Isaure m'a trahie.	Vit-on jamais plus noire perfidie !	Grâce au destin, mon attente est remplie.	Clémence, hélas ! par moi se croit trahie.
Tout favorisait mon erreur.	Faut-il perdre une douce erreur !	Allons jouir de sa faveur.	Tout favorise son erreur.
L'amour, ce charme de la vie,	Au moment de charmer ma vie,	L'amour, ce charme de la vie,	Mais je vais lui rendre la vie
L'amour ferait-il mon malheur !	L'amour ferait-il mon malheur !	L'amour va faire mon bonheur.	En lui confirmant son bonheur.
Que vois-je, etc.	Vit-on jamais, etc.	Grâce au destin, etc.	Clémence, hélas ! etc.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, *excépté* HYPPOLITE.

ISAURE.

AIR : *Quand un tendron.*

DIEU! qu'elle s'en veut à présent
De sa cruelle épreuve!

BERTRAND, MARCELLIN.

De sa trahison maintenant
Faut-il une autre preuve?

L'UN A L'AUTRE.

Mais d'où { te / vous } vient cette fureur?

BETTRAND, MARCELLIN.

Elle m'avait donné son cœur.

MARCELLIN.

A vous.

BERTRAND.

A toi.

TOUS DEUX.

Quel tour voilà!
Aurait-on jamais cru cela! la, la.

MARCELLIN, *comptant les prétendus amans d'Isaure.*

Ainsi donc : Hyppolite un.... moi deux. .. vous trois.... et un quatrième, le petit Page, qui se sauve encore plus furieux que vous et moi.

BERTRAND.

Vraiment, *abondance de bien ne nuit pas.*

ISAURE, *reprenant le refrain, et riant.*

Un, deux, trois, quatre, *et cætera.*
Aurait-on jamais cru cela! la, la.

BERTRAND.

Barbare ! . . .

MARCELLIN.

Parjure !

BERTRAND.

Moi qui lui enseignais des proverbes !

MARCELLIN.

Moi qui lui apprenais à danser !

BERTRAND.

A ses genoux !

MARCELLIN.

Là à ses pieds !

AIR : *Accompagné de plusieurs autres.*

Les femmes veulent chaque jour,
Nous trouver des torts en amour.
Leurs feux sont plus vrais que les nôtres;
La constance est leur élément ;
Elles n'ont jamais qu'un amant....
Accompagné de plusieurs autres.

ISAURE.

Pauvres hommes ! votre jalousie me fait pitié. Ce ne sont pas les femmes les plus folâtres qui sont les plus dangereuses.

SCENE XIII.

LES MÊMES, *excepté* ISAURE.

BERTRAND.

ELLE a raison ; *il n'est pire eau que l'eau qui dort.* Mais où donc est-elle ? elle ne m'échappera pas. *A bon chat, bon rat.*

MARCELLIN.

Dites donc, Monsieur *bon chat, bon rat,* vous êtes singulier; vous parlez de mariage à la maîtresse, et d'amour à la suivante. C'est trop fort aussi.

BERTRAND.

Il faut bien que jeunesse se passe; c'est pelotter en attendant partie.

AIR : *Tout est charmant chez Aspasie.*

Avant la noce, on peut, je pense,
Grapiller dans tous les bouquets.
Ces larcins ont peu d'importance;
Beau-Sexe! tu nous les permets.

MARCELLIN.

Ah! si nous le trichons d'avance,
Il sait bien s'en venger après.

BERTRAND.

Ça dites-moi, joyeux ménestrel, où est la preuve qu'Isaure vous aime?

MARCELLIN.

Elle m'a serré la main.

BERTRAND.

Et moi, elle m'a marché sur le pied (6).

MARCELLIN.

AIR : *Que fait-on de plus quand on aime.*

Doux sourire, tendre regard,
Bien souvent ne font rien entendre,
Sur le pied l'on marche au hasard.
A ce signe on peut se méprendre.
Mais saisir la main, la presser,
Et même dût-on vous blesser,
La serrer toujours davantage :
C'est là de l'amour } le langage.
C'est d'un vif amour }

BERTRAND.

Mon cher, tu ne t'y connais pas.

Même Air.

Faveur dérobée aux jaloux
Doit toujours être la plus chère;
Serrer la main aux yeux de tous
N'est point le sighe du mystère.
Mais ou pied, le pied vous presser,
Et même dût-on vous blesser,
Appuyer toujours davantage :
C'est là de l'amour } le langage.
C'est d'un tendre amour }

MARCELLIN.

A la première cour d'amour, je ferai décider la question, et j'y plaiderai moi-même ma cause.

BERTRAND.

Tu y trouveras à qui parler, et tu verras que *j'ai bec et ongles. Rira bien qui rira le dernier.*

(*Il sort. Marcellin veut le suivre; Hyppolite l'arrête.*)

SCENE XIV.

MARCELLIN, HYPPOLITE, *revenant.*

HYPPOLITE.

MARCELLIN.... laisse courir ce vieux fou;... et réponds-moi.

MARCELLIN.

Et ma maîtresse? me la laisserai-je enlever par lui, par vous? Au surplus, on vous rend bien la pareille.

HYPPOLITE.

Explique-toi.

MARCELLIN.

Promettez-moi auparavant un bon sirvante que je

puisse exécuter sur mon tambourin, bien mordant contre l'amour, les femmes, tout le genre-humain.

HYPPOLITE.

Moi! Marcellin, le fiel de la satyre ne souillera jamais mes couplets.

AIR : *Rassurez-vous, belle Suzanne.*

Loin du souffle impur de l'envie,
Brave et galant le Troubadour
Doit passer constamment sa vie
A chanter la gloire et l'amour.
Trop long-tems au siècle où nous sommes
Par la haine l'on fut conduit.
Cherchons à rapprocher les hommes,
Malheur à qui les désunit!

MARCELLIN.

Le petit Page n'est pas si scrupuleux; c'est le plus déloyal petit vaurien....

HYPPOLITE.

Comment?

MARCELLIN.

Vous m'avez dit de pénétrer chez Clémence.

HYPPOLITE.

Oui.

MARCELLIN.

De vous rapporter tout ce que j'aurais vu.

HYPPOLITE.

Eh! oui.

MARCELLIN.

Tout ce que j'aurais entendu.

HYPPOLITE.

Oui, oui.

MARCELLIN.

Tout ce que j'aurais même soupçonné.

HYPPOLITE.

Mais parle donc.

MARCELLIN.

Vous savez bien, quand le Page vous a quitté, rappellé par Isaure?

HYPPOLITE.

Je sais.

MARCELLIN.

Je l'ai suivi en courant sur la pointe des pieds Il a pris d'abord à droite, ensuite à gauche; et après bien des tours et des détours, vous ne savez pas.... il est rentré, par une petite porte de derrière, dans le pavillon que vous voyez là.

HYPPOLITE.

A quoi tend tout ce verbiage?

MARCELLIN.

Patience : vous allez voir.

AIR : *L'autre jour la petite Isabelle.*

Vers la porte alors je m'avance
Pour savoir ce que l'on faisait;
J'entends : » Trop heureuse Clémence,
» Mon cœur est enfin satisfait » !
Je pâlis, je tremble, j'hésite....
Et bien or je suis allarmé,
Hyppolite (*bis.*)
Est nommé.

Brûlant d'en savoir davantage....

J'écoute de toutes mes oreilles; j'entends Clémence (car c'était bien elle) qui disait en riant de tout son cœur : » Ce pauvre Hyppolite, il ne se doute pas du tour qu'on » lui joue ». On rit encore, puis on soupire, puis un grand silence.... Que faisait-on? je l'ignore.

Mais ce que je sais de fâcheux,
C'est que votre amante et le Page
Etaient enfermés tous les deux.

HYPPOLITE.

Grand dieu! mon amante et le Page
Etaient enfermés tous les deux!

Tout est expliqué. Cet entretien, ces confidences du Page.... On me joue; et c'est lui-même qui est l'amant chéri.

MARCELLIN.

D'après cela, quels sont vos projets? resterons-nous, partirons-nous?

AIR : *Allons danser sous ces ormeaux.*

Dansera t-on sous ces bosquets?....

HYPPOLITE, *l'interrompant.*

Bourreau! te tairas-tu?

MARCELLIN.

Sauvons-nous; car il pourrait bien....

(*En sortant, il continue son fredonnement.*)

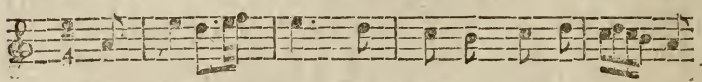
Allons chercher dans ces bosquets
La belle Isaure
Que j'adore....

SCENE XV.

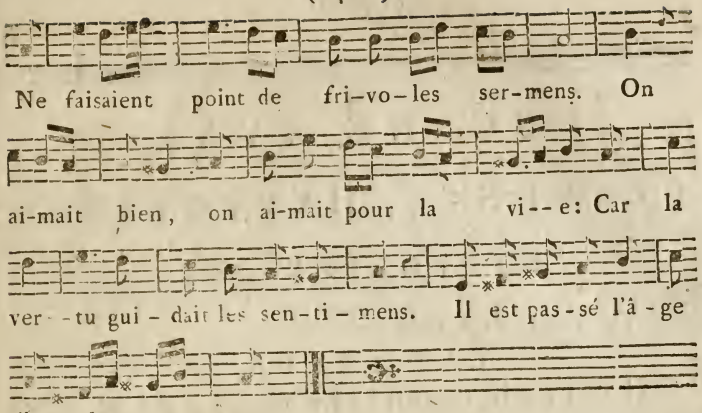
HYPPOLITE, *seul.*

Je conçois encore la perfidie du Page.... Mais Clémence.... dois-je la croire volage, et faut-il renoncer à la plus douce des illusions?

ROMANCE.



Dans l'â--ge d'or, tendre a-mi, douce a-mi--e,



L'Amour n'a plus que de faibles sagettes.
S'il blesse encor, c'est pour quelques instans.
L'un est léger, les autres sont coquettes,
Et les ardeurs ne durent qu'un printemps.
Il est passé l'âge d'or des amans.

Si je pouvais, ô la belle des belles!
Te pénétrer des transports que je sens,
Du fol Amour j'irais brûler les ailes,
Et sous des fleurs cacher la faulx du tems.
On reverrait l'âge d'or des amans.

Oublions la parjure, punissons-la.... ou plutôt.... Oui, je me tiens à cette idée, puisque c'est le Page qu'elle aime et qui me joue.... Je l'apperçois.... il croit aller au rendez-vous.

SCENE XVI.

CLEMENCE, HYPPOLITE.

HYPPOLITE, *furieux.*

BEAU Page, un mot.

CLEMENCE.

Oh! oh! quels regards! (*froidement.*) Je ne puis m'arrêter.

HYPPOLITE.

Il le faut; il y a ici un perfide....

CLÉMENCE.

Oui, celui qui fait le passionné pour la maîtresse, et qui courtise la suivante....

HYPPOLITE.

N'étiez-vous pas tout-à-l'heure enfermé avec Clémence?

CLEMENCE, *riant.*

(*à part.*) Bon! il me croit amoureux de moi-même.

HYPPOLITE.

Répondez. Que faisiez-vous dans ce cabinet?

CLEMENCE.

Et vous, que faisiez-vous aux genoux d'Isaure? (*Riant.*) Je sais tout.

HYPPOLITE.

Il rit.... Ajouter l'insulte à la perfidie!

CLEMENCE, *redoublant ses ris.*

On rirait à moins.

HYPPOLITE.

Vous adorez Clémence?

CLEMENCE.

Adorer, c'est trop fort; mais je l'aime.

HYPPOLITE.

Vous en êtes aimé ?

CLEMENCE.

C'est le secret de l'amour-propre.

HYPPOLITE.

Vous êtes souvent ensemble ?

CLEMENCE.

Inséparables.

HYPPOLITE.

Le secret de l'amour-propre ! inséparables ! ... que veut-il dire ? n'en est trop : puisque tu prétends à sa conquête, il faut me la disputer.

CLEMENCE.

Un duel à moi ! Vous n'y pensez pas.

HYPPOLITE.

Je vois bien que je te parle un langage étranger.

CLEMENCE.

Il est vrai que c'est la première fois qu'on me fait une pareille proposition ; mais entendons-nous.

HYPPOLITE.

Je n'entends rien.... je ne veux rien entendre.

AIR : *Du Veau qui tette.*

Il faut s'expliquer sans détours.
Sais-tu réparer un outrage ?
N'es-tu qu'un servant des amours ?
Des armes connais-tu l'usage ?

CLEMENCE.

Mes bras ne portèrent jamais
Ces lances que baignent les larmes;
Mais pour m'assurer le succès,
Vous verrez que j'ai d'autres armes.

HYPPOLITE.

Tu acceptes.... Eh bien, quel lieu choisis-tu?

CLEMENCE.

Ces bosquets.

HYPPOLITE.

Quelle arme?

CLEMENCE.

L'épée.

HYPPOLITE.

Quels témoins?

CLEMENCE, *va au pavillon.*

L'honneur et l'amour. Je ne me ferai pas attendre,

HYPPOLITE.

Où vas-tu?

CLEMENCE.

Qu'importe?

HYPPOLITE.

Tu fuis?

CLEMENCE.

Je n'ai garde.

HYPPOLITE.

Est-ce dans l'asyle d'une femme que l'on va chercher des armes?

CLEMENCE.

Quelquefois.

HYPPOLITE.

Tu t'enfermes?

CLEMENCE, *fermant la porte.*

J'ai mes raisons.

SCENE XVII.

HYPPOLITE, *seul, frappant avec impatience.*

FAUT-IL si long-tems pour s'armer ? Ouvre donc.

CLEMENCE, *en-dedans.*

Invisible.

HYPPOLITE.

Quoi ! une nouvelle insulte ! et perdre le fruit de ma vengeance ! Tu veux éviter le combat ; et moi.. . Mais quel pouvoir secret m'arrête ? .... Je ne saurais définir ce qui se passe en moi.

AIR : *Tu le veux, je pars pour l'armée.*

Quel cri profond se fait entendre
Quand je m'apprête à te punir !
C'est du sang que je veux répandre !....
Ah ! ce mot seul me fait frémir !
Il me semble qu'à te défendre
J'éprouverais plus de plaisir.

Peut-être en ai-je trop cru mes soupçons.... Qu'il expie ses torts, s'il est coupable.... Réparons les nôtres, s'il est innocent. Beau Page !

(*Il frappe de nouveau.*)

SCENE XVIII.

HYPPOLITE, BERTRAND.

BERTRAND.

A QUI en a donc le petit cousin ? *Il frappe comme un sourd.*

HYPPOLITE.

Cruelle porte !....

BERTRAND.

Il faut bien qu'une porte soit ouverte ou fermée.

AIR : *Je brûle de voir ce château.*

HYPPOLITE.

Faut-il donc être le jouet
De Clémence et d'un Page !

Vainement tu te tiens caché ;
De ton offense
J'aurai vengeance.
Le Page ici devait se rendre.

BERTRAND.

De ton courroux quel est l'objet ?
Pourquoi tout ce tapage ?
Sur quelle herbe as-tu donc marché ?
Oui, *sur quelle herbe as-tu marché ?*
De quelle offense,
Quelle vengeance ?
Tout vient à point qui peut attendre.

HYPPOLITE.

Avec vos éternels proverbes....

(*Il frappe de nouveau.*)

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS, ISAURE, MARCELLIN.

ISAURE.

QUEL tintamarre !

MARCELLIN.

J'ai cru que c'était le concert qui commençait.

BERTRAND, *à Hyppolite.*

Parle donc ; quelle mouche te pique ?

HYPPOLITE, *vivement.*

Le Page est amoureux de Clémence : j'ai voulu réprimer son audace ; il s'est caché dans ce pavillon.

BERTRAND.

Comme tu prends chaudement mes intérêts ! *Au besoin se connaît l'ami.* Vîte mon épée.

MARCELLIN, *à Isaure.*

Bertrand, l'épée à la main !

ISAURE.

Ce sera du nouveau.

BERTRAND.

Mais dis-moi; es-tu bien sûr qu'il soit seul ?

HYPPOLITE.

Non, je n'en suis pas sûr. (*à part.*) Avec Clémence, peut-être !

BERTRAND.

En ce cas, prenons-y garde; *un bon averti en vaut deux.*

ISAURE.

Mais enfin, qu'est-ce que vous voulez ?

HYPPOLITE.

Entrer dans ce pavillon.

ISAURE.

Que ne me demandiez-vous la clef ? Je vais vous l'ouvrir.

(*Elle ouvre le pavillon.*)

HYPPOLITE, *appercevant Clémence.*

Ciel !

BERTRAND.

C'est Clémence. Allons vîte chercher mon bouquet.

(*Il sort.*)

SCENE XX.

CLEMENCE, HYPPOLITE, ISAURE, MARCELLIN.

HYPPOLITE.

CLÉMENCE! Mon cœur ne m'avait donc pas trompé.

CLEMENCE, *s'avançant sur la Scène.*

Oui; me voici. Qu'attendez-vous? Ne suis-je pas revêtue de mes armes?

AIR : *Charmante Gabrielle.*

L'ardeur qui vous enflamme
Je sais la partager.
Clorinde, quoique femme,
Brava plus d'un danger.
Quel est d'un cœur timide
Ce prompt retour?
Qui prenez-vous pour guide,
Mars ou l'Amour?

HYPPOLITE.

Ailleurs Mars est mon guide,
Ici l'Amour.

Je reconnais mon vainqueur. Voudra-t-il me pardonner?

CLEMENCE.

A condition qu'il n'y aura plus de méprise.

HYPPOLITE.

Ni d'épreuve.

SCENE

SCENE XXI ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, BERTRAND ET LE CHŒUR.

AIR : *Allons tous rendre hommage.*

BERTRAND.

Célébrez tous la fête
Qu'ici l'hymen m'apprête.
Clémence est ma conquête.
Quels nœuds
Sont plus heureux !

LE CHŒUR.

Célébrons tous la fête
Qu'ici l'hymen apprête.
Clémence est sa conquête.
Quels nœuds
Sont plus heureux !

ISAURE, *à Bertrand, et faisant signe d'interrompre.*

Mais ce n'est pas vous qui épousez ; c'est le petit cousin.

BERTRAND.

Quoi ! petit cousin, *vous me coupez l'herbe sous le pied !...* Au reste, *j'ai deux cordes à mon arc.* Isaure, tu m'entends ?

ISAURE, *à Bertrand.*

Mais ce n'est pas vous non plus que j'épouse.

MARCELLIN.

C'est moi.

BERTRAND.

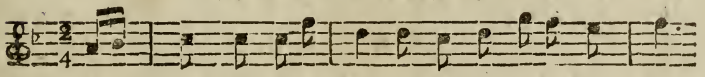
Me voilà. *Tel qui croit se chauffer, se brûle.* Il ne me reste plus qu'à conduire la fête. *Toujours va qui danse.*

MARCELLIN.

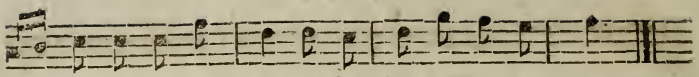
Oui, toujours va qui danse.

(*Bertrand va tout disposer, et fait ses embarras.*)

MARCELLIN.



Dan--sons, faisons re-naî-tre La joie et les beaux jours.

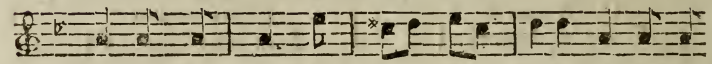


Le ga-lou-bet doit ê tre Le ho-chet des a - mours.

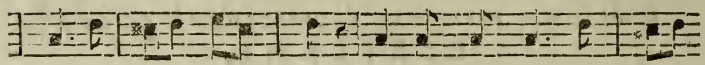
Le CHŒUR *répète, et danse.*

VAUDEVILLE.

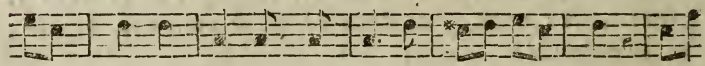
HYPPOLITE.



Vous qui cher – chez ten - - dre ser - - va-ge, Fuyez ce



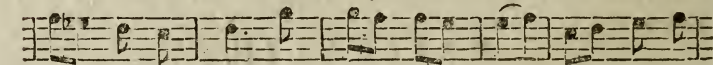
pa-pil - - lon trom - - peur, De qui cent beau-tés ont



l'hom - - ma-ge, Et dont pas u–ne n'a le cœur. En

l'a-do – rant, res-pec – ter celle Qui fait le char-me

de nos jours. La voir par – tout, et ne voir qu'elle,



C'est l'art d'ai – mer des Trou – ba - - dours, C'est l'art d'ai–

mer des Trou – ba – dours.

CHŒUR.

Dansons, etc.

BERTRAND.

J'ai vu des Jongleurs mercenaires
Servant la cause du plus fort,
Changer les muses en mégères,
Et leurs chants en arrêts de mort.
Plus de ces couplets sanguinaires,
Aux jeux donnons un libre cours.
Chantons comme chantaient nos pères,
Et soyons de vrais Troubadours.

CHŒUR.

Dansons, etc.

CLÉMENCE, *au Public.*

Jadis du boudoir de Thalie
Les plaisirs écartaient l'ennui.
Le drame ou la bouffonnerie
L'y ramènent trop aujourd'hui.
Heureux qui vous faisant sourire
Par de bons mots, par de bons tours,
Peut en sortant, vous faire dire:
C'est là l'esprit des Troubadours!

CHŒUR.

Dansons, faisons renaître
La joie et les beaux jours.
Le galoubet doit être
Le hochet des amours.

FIN.

NOTES.

(1) GIRAUD RIQUIER, l'un des plus distingués Troubadours du treizième siècle, s'exprime ainsi dans une de ses pastourelles : » Qui sait bien composer des danses, couplets, » ballades, aubades et sirvantes, le bon sens veut qu'on le » nomme *Troubadour*, et qu'on le mette au-dessus des *Jongleurs ;* » puisque ceux-ci n'ont d'autre mérite que de réciter les vers » des autres ». *Hist. littér. des Troubadours, T. III, pag. 367.*

Le *Troubadour* se nommait aussi *Trouveur*, *Trouvère*, *Docteur en l'art de trouver* des idées nouvelles, des images fraîches, des tournures heureuses.

Chaque Troubadour avait ordinairement son *Jongleur* ou *Ménestrel.* Celui-ci accompagnait de quelque instrument le chant du Troubadour. Souvent il en chantait seul les tensons et les sirvantes ; il en était l'*audiart* ou l'élève, il en recevait des leçons de la *joyeuse science*, et il lui rendait tous les soins qu'un disciple, et même un serviteur, rend à son maître.

Les noms les plus beaux de la Provence et du Languedoc, ornent le catalogue des Troubadours, tels que ceux de CASTELANE, BERENGER, CADENET, CAVAILLON, ANDUZE, etc.

V. l'*Hist. littér. des Troubadours, faite par M. l'abbé Millot, sur les manuscrits de M. de Foncemagne.*

(2) Le caractère d'*homme à proverbes*, que nous avons donné à Bertrand de Cavaillon, est vraiment celui de beaucoup de Troubadours du treizième siècle. L'abbé *Millot* cite, en particulier, *Amanieu des Escas.* » La première de ses pièces, dit-il, est un » *vers* ou poëme adressé à une dame dont il gémit d'être éloigné. » Elle est tissue de proverbes encore en usage pour la plupart..., » Il faut connaître ce genre de composition originale ».

Nous n'en retracerons que ce peu de mots : » Vos rigoureux

» refus me rappellent le proverbe : *Qui veut avoir des amis, se* » *garde bien d'être dans la nécessité.* Vous me voyez périr sans » daigner me sauver la vie, et je vérifie ce mot : *A bien servir,* » *mauvais salaire.* Si vous m'aimiez, vous viendriez à mon se- » cours ; car *au besoin se connaît l'ami.* Quand je serai mort, » vous regretterez de ne m'avoir pas sauvé. *Après la mort, le* » *repentir.* Mais il ne sera plus tems, etc. »

L'abbé *Millot* observe ailleurs, que l'on connaîtrait mal les Troubadours, si l'on n'en connaissait aussi les ridicules et les défauts.

(3) Cet amant infortuné se nommait *Geoffroi Rudel.* » De- » venu amoureux de la Comtesse de Tripoli, sur le portrait » que des pélerins firent de sa beauté et de ses vertus, il se » sentit transporté d'un desir violent de la voir. Il prit la croix, » et s'embarqua ». Pétrarque dit que Rudel *alla chercher la mort à force de voiles et de rames.*

Il mourut en arrivant au port de Tripoli, sur la fin de 1162.

» La Comtesse le fit enterrer pompeusement chez les Tem- » pliers de Tripoli. Dès le même jour, soit dévotion ou cha- » grin, elle se dévoua au cloître ».

(4) Clarette de Baux, que nous nommons ici *Clémence*, est connue dans l'histoire des Troubadours. Un d'entr'eux, appellé *Pierre d'Auvergne*, et qui vivait en 1214, » devint amoureux, » en Provence, de cette Dame, fille du Seigneur de Baux.... Il » était si bien accueilli de toutes les Dames, qu'après leur » avoir récité ses pièces, il s'en récompensait, en baisant celle » qui lui plaisait davantage ; et presque toujours, la belle Cla- » rette de Baux avait la préférence » *Hist. litt. des Troubadours. T. II, pag.* 15.

L'amour romanesque de beaucoup de belles Provençales, pour les Troubadours que distinguait un grand talent, se retrace à chaque page de la même histoire. Il suffit de nommer ici *Raimond de Miravals.* » Toutes les grandes Dames du canton

» ambitionnaient de se faire aimer de lui ; parce qu'il pouvait, » mieux qu'aucun autre, leur assurer, par ses vers, la célé- » brité, etc. »

» Une noble Dame, nommée *Brunissens de Cabarès*, lui écrivit » pour lui faire des avances, en le consolant et l'exhortant à » reprendre sa belle humeur. Si vous ne voulez pas venir, lui » dit-elle, j'irai vous chercher ; et je vous ferai tant d'amour, » que vous ne me soupçonnerez point de tromperie ». *Ibid. pag. 397 et 409.*

Tel était le caractère de ces *tenantes* de cours d'amour, qu'électrisaient également les idées exaltées de la galanterie, l'esprit de la chevalerie, et l'amour des beaux-arts.

(5) *Raimond de Miravals* donne cet avis à un Jongleur, qu'il envoye au comte de Toulouse : » Ne manquez pas de lui dire » que vous avez été chez *Azalais*, cette dame aimable qui donne » de l'esprit aux sots, de la raison aux foux, et ôte l'un et » l'autre à ceux qui en ont le plus ».

Ce Troubadour vivait en 1214.

Hist. litt. des Troubadours, T. II, pag. 422.

(6) Le sujet de cette dispute se trouve dans l'*Hist. littér. des Troubadours, Tom. II, pag. 106.* Comme cette tenson porte le cachet du tems où de pareils débats étaient communs, on nous permettra de transcrire ici M. l'abbé *Millot.*

» *Savari* vint faire visite à la vicomtesse Madame *Guillemette* » *de Benanguès*, dont il était amoureux, menant avec lui *Elias* » *Rudel*, Seigneur de Bergerac, et *Geoffroi Rudel*, Seigneur de » Blaye. Ils la prièrent tous trois d'amour.... Elle commença à » regarder amoureusement Rudel de Blaye qui était assis devant » elle. En même-tems, elle prit la main d'Elias de Bergerac, » et la lui serra d'une manière fort tendre. Pour Monsieur » Savari, elle lui marcha sur le pied, en souriant et soupirant. » Savari alla trouver Gaucelin Faidit et Hugues de la Bacalaria.

» Il leur demanda, par un couplet, auquel des trois la Dame » de Benanguès avait témoigné le plus d'amour.

» GAUCELIN. Je préfère le regard doux et tendre. Il part » du fond du cœur. Au-lieu que donner la main est une gracieu- » seté que les femmes font à tous ceux qu'elles accueillent » honnêtement; et marcher sur le pied n'est point une marque » d'amour.

» HUGUES. Le regard ne signifie rien, selon moi; car il » s'adresse de tous côtés, aussi-bien qu'à celui qui en conclut » follement qu'on l'aime. Je ne fais point de cas non plus de » marcher sur le pied. Mais lorsqu'une main bien blanche, sans » gants, serre doucement son ami, c'est une preuve certaine » d'amour que le cœur envoye.

» SAVARI. Je me félicite de ce que vous m'avez laissé le » meilleur. Marcher sur le pied est une faveur dérobée à la » vigilance des médisans; et puisque l'ami l'a reçue en riant et » avec joie, il paraît bien que c'est un amour franc et sincère » qui l'a donnée, etc. »

La question resta indécise.

Fin des Notes.

De l'Imprimerie rue des Droits de l'Homme, N°. 44.